

## EXTRAITS DU JOURNAL DE M. DESAULNIERS.

(suite.)

NAPLES—1er. JUIN— Aujourd'hui nous sommes allés faire une promenade dans la rue de Tolède, qui est très-large et accommodée de superbes trottoirs bordés de maisons, qui présentent, par leur hauteur et leurs balcons, une magnifique perspective. Les magasins sont tous dans de petits appartements d'une douzaine de pieds de large et une vingtaine de profondeur, s'ouvrant sur la rue par une porte très-large. En chemin nous sommes entrés dans la riche église de Ste. Claire, dans celle de St. Laurent et une troisième dédiée aux Apôtres St. Philippe et St. Jacques.

A l'extrémité de cette rue se trouve le musée Bourbon, le plus beau peut-être de l'univers. C'est un édifice grandiose, élevé sur un parallélogramme de 386 $\frac{2}{3}$  pieds sur 189 $\frac{1}{2}$ , et haut de 96 pieds. En 1816, Ferdinand I, aïeul du roi actuel Ferdinand II, ordonna qu'on y réunit les antiquités disséminées dans les palais royaux, y compris les monuments du moyen-âge, la bibliothèque et les tableaux. Dans la salle de la bibliothèque qui compte 200 000 volumes, nous avons remarqué un écho qui répète la même parole 32 fois. Dans quelques salles nous avons observé des peintures sur murs trouvées à Herculaneum et à Pompéi ; il y en a plusieurs qui sont encore bien fraîches et d'un éclat remarquable ; pour les obtenir, il a fallu scier les murs avec beaucoup de précaution. Ces peintures ne sont pas à fresque et paraissent à l'encaustique ; les anciens ne peignaient qu'avec les couleurs minérales. Il y a dans ce musée au delà de 600 statues de marbre, parmi lesquelles est une statue d'Hercule qui passe pour une des meilleures de l'antiquité, tant pour la forme du corps que pour les nerfs et les veines, en un mot pour tout ce qui regarde la partie anatomique— Il y a aussi une très belle collection d'ouvrages de bronze, statues, bustes, vases, etc, ainsi que 300 objets de verre— On y voit 877 tableaux. Le cabinet de papyrus renferme 3000 petits rouleaux de 4 pouces de long sur 24 à 30 lignes de diamètre ; le P. Piaggé les a déchiffrés. Il nous a fallu plus de deux jours pour visiter en détails et avec profit le musée Bourbon. —

4 JUIN—Nous sommes partis ce matin de notre hôtel pour faire la visite du *Campo Santo*, établi depuis le choléra de 1831. C'est un jardin magnifique où reposent les morts ; il est couvert de chapelles construites par des particuliers sur le terrain de la famille. Ce cimetière est gardé par les Capucins. Au centre, on voit l'office où se tient le registre des morts ; chacun est obligé de déposer le mort pendant une nuit dans un appartement où se font quelquefois les autopsies : le corps est placé dans une espèce de tombe, et on lui attache au bras une corde qui tient à une clochette, que le corps déposé ferait sonner s'il revenait à la vie ; c'est une précaution contre l'enterrement de personnes vivantes. Dans ce cimetière il y a une centaine de chapelles élevées par les confréries laïques de la ville ; ces confréries sont au nombre de 174 ; elles ont pour devoir essentiel d'accompagner les morts au cimetière. La ville a assigné un emplacement pour les hommes de lettres et les citoyens qui se sont distingués par leurs vertus, ou qui ont fait la gloire de leur patrie. Sur une des tombes qui est celle d'une mère, j'ai remarqué cette inscription :

Ta fille Alexandrine te pleurera jusqu'à son dernier jour.  
Et sur une autre renfermant les restes de deux sœurs :

Unies sur la terre par la même piété,  
Unies par la mort dans la même tombe,  
Unies dans le ciel par leurs vertus,

Au sortir de ce *Campo Santo*, nous nous sommes rendus au couvent des Chartreux à St. Martin. C'était pendant la *Siesta* ; je n'ai pas voulu faire éveiller le P. Dom Rémi. Nous sommes alors montés sur l'immense balcon du beau et célèbre couvent, pour avoir la vue de Naples. Le temps n'était pas dans toute sa pureté ; aussi n'ai-je pas été frappé, comme j'ai coutume de l'être à Québec. Le versant du Vésuve me donnait une idée de la côte Beauport ; je n'y voyais pas la belle église de Beauport, la chute de Montmorency. J'avais en face l'île de Capré, mais trop éloignée pour m'enchanter comme la vue de l'île d'Orléans. À mes pieds était la ville de Naples, qui se présentait à moi comme le faubourg St. Roch, et je n'y voyais pas les toits argentés de son église et de ses maisons. Au lieu de la Haute Ville de Québec, se déroulait à mes regards la verdure de la côte abrupte du château St. Elme ; à sa droite était le Pausilippe avec sa grotte et le tombeau de Virgile. Les côtes, à la vérité, me paraissaient plus poétiques que celles de Québec ; mais, en revanche, celles-ci me sourient bien davantage : elles sont sur la terre natale, et n'y a-t-il pas, au commencement de la côte de Beauport, une île artificielle que des cœurs amis ont voulu nommer *île de St. Hyacinthe*, en souvenir du plus beau des jours.

En descendant du château St. Elme, nous avons fait le tour du Pausilippe, afin d'y voir le tombeau de Virgile et la grotte du Pausilippe. Pour voir le tombeau du poète romain, il faut laisser la grande voie qui longe la mer, au pied du mont, et faire une ascension très-haute à pied ; l'on arrive en fin dans un endroit sauvage ; descendant alors quelques échelons de pierre, on se trouve au tombeau. Ce tombeau est une espèce de *Columbarium* en voûte, à l'intérieur duquel on aperçoit de petits enfoncements probablement destinés à recevoir des urnes cinéraires. Virgile étant malade à son retour d'Athènes, 19 ans avant J. C. et voulant regagner sa villa de Pausilippe, fut contraint de s'arrêter à Brindes où il mourut ; Auguste le fit transporter à Naples et déposer dans un tombeau sur la route de Pouzzoles. Ce tombeau fut vénéré par Silius Italicus et Papinius Statius. Dante, Boccace et Pétrarque y vinrent aussi ; le dernier de ces trois hommes célèbres y planta un laurier, qui fut renouvelé par Casimir de Lavigne. Le roi Robert d'Anjou fit transporter à son palais de *CastelNuovo* l'urne contenant les cendres du poète, pour les soustraire aux injures du temps et à la barbarie des hommes.

[À continuer.]

## A Propos de tonneau.

Un cordonnier, qui se grisait régulièrement trois fois par semaine, prit la résolution de s'embarquer pour l'Amérique, cette terre bénie des sociétés de tempérance. Du Havre, il écrivit à sa femme qu'il venait de retenir son passage sur un navire de cinq cents tonneaux. — Cinq cents tonneaux, dit l'épouse avec une conviction profonde, si le trajet est long, ça ne suffira pas.